

L'APRES-MIDI D'UN FAUNE  
POEME (EGLOGUE) DE STEPHANE MALLARME

**Le Faune**

Ces nymphes, je les veux perpétuer.

Si clair,

Leur incarnat léger, qu'il voltige dans l'air  
Assoupi de sommeils touffus.

Aimai-je un rêve ?

Mon doute, amas de nuit ancienne, s'achève  
En maint rameau subtil, qui, demeuré les vrais  
Bois même, prouve, hélas! que bien seul je m'offrais  
Pour triomphe la faute idéale de roses --

Réfléchissons...

ou si les femmes dont tu gloses

Figurent un souhait de tes sens fabuleux !  
Faune, l'illusion s'échappe des yeux bleus  
Et froids, comme une source en pleurs, de la plus chaste :  
Mais, l'autre tout soupirs, dis-tu qu'elle contraste  
Comme brise du jour chaude dans ta toison ?  
Que non! par l'immobile et lasse pâmoison  
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,  
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte  
Au bosquet arrosé d'accords; et le seul vent  
Hors des deux tuyaux prompt à s'exhaler avant  
Qu'il disperse le son dans une pluie aride,  
C'est, à l'horizon pas remué d'une ride  
Le visible et serein souffle artificiel  
De l'inspiration, qui regagne le ciel.

O bords siciliens d'un calme marécage  
Qu'à l'envi de soleils ma vanité saccage  
Tacite sous les fleurs d'étincelles, CONTEZ  
« *Que je coupais ici les creux roseaux domptés*  
» *Par le talent; quand, sur l'or glauque de lointaines*  
» *Verdures dédiant leur vigne à des fontaines,*  
» *Ondoie une blancheur animale au repos :*  
» *Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux*  
» *Ce vol de cygnes, non! de naïades se sauve*  
» *Ou plonge...*

Inerte, tout brûle dans l'heure fauve  
Sans marquer par quel art ensemble détala  
Trop d'hymen souhaité de qui cherche le *la* :  
Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,  
Droit et seul, sous un flot antique de lumière,  
Lys! et l'un de vous tous pour l'ingénuité.

Autre que ce doux rien par leur lèvres ébruité,  
Le baiser, qui tout bas des perfides assure,  
Mon sein, vierge de preuve, atteste une morsure  
Mystérieuse, due à quelque auguste dent ;  
Mais, bast! arcane tel élu pour confident  
Le jonc vaste et jumeau dont sous l'azur on joue :  
Qui, détournant à soi le trouble de la joue,  
Rêve, dans un solo long, que nous amusions  
La beauté d'alentour par des confusions  
Fausses entre elle-même et notre chant crédule ;  
Et de faire aussi haut que l'amour se module  
Évanouir du songe ordinaire de dos  
Ou de flanc pur suivis avec mes regards clos,  
Une sonore, vaine et monotone ligne.

Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne  
Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends !  
Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps  
Des déesses; et par d'idolâtres peintures  
À leur ombre enlever encore des ceintures :  
Ainsi, quand des raisins j'ai sucé la clarté,  
Pour bannir un regret par ma feinte écarté,  
Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide  
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide  
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

O nymphes, regonflons des SOUVENIRS divers.

« *Mon œil, trouant les joncs, dardait chaque encolure*  
» *Immortelle, qui noie en l'onde sa brûlure*  
» *Avec un cri de rage au ciel de la forêt ;*  
» *Et le splendide bain de cheveux disparaît*  
» *Dans les clartés et les frissons, ô pierreries !*  
» *J'accours; quand, à mes pieds, s'entrejoignent (meurtries*  
» *De la langueur goûtée à ce mal d'être deux)*  
» *Des dormeuses parmi leurs seuls bras hasardeux ;*  
» *Je les ravis, sans les désenlacer, et vole*  
» *À ce massif, haï par l'ombrage frivole,*  
» *De roses tarissant tout parfum au soleil,*  
» *Où notre ébat au jour consumé soit pareil.*

Je t'adore, courroux des vierges, ô délice  
Farouche du sacré fardeau nu qui se glisse  
Pour fuir ma lèvre en feu buvant, comme un éclair  
Tressaille ! la frayeur secrète de la chair :  
Des pieds de l'inhumaine au cœur de la timide  
Qui délaisse à la fois une innocence, humide  
De larmes folles ou de moins tristes vapeurs.  
*« Mon crime, c'est d'avoir, gai de vaincre ces peurs  
» Traîtresses, divisé la touffe échevelée  
» De baisers que les dieux gardaient si bien mêlée :  
» Car, à peine j'allais cacher un rire ardent  
» Sous les replis heureux d'une seule (gardant  
» Par un doigt simple, afin que sa candeur de plume  
» Se teignît à l'émoi de sa sœur qui s'allume,  
» La petite, naïve et ne rougissant pas :)  
» Que de mes bras, défaits par de vagues trépas,  
» Cette proie, à jamais ingrate se délivre  
» Sans pitié du sanglot dont j'étais encore ivre.*

Tant pis ! vers le bonheur d'autres m'entraîneront  
Par leur tresse nouée aux cornes de mon front :  
Tu sais, ma passion, que, pourpre et déjà mûre,  
Chaque grenade éclate et d'abeilles murmure ;  
Et notre sang, épris de qui le va saisir,  
Coule pour tout l'essaim éternel du désir.  
À l'heure où ce bois d'or et de cendres se teinte  
Une fête s'exalte en la feuillée éteinte :  
Etna ! c'est parmi toi visité de Vénus  
Sur ta lave posant tes talons ingénus,  
Quand tonne une somme triste ou s'épuise la flamme.  
Je tiens la reine !

O sûr châtement...

Non, mais l'âme

De paroles vacante et ce corps alourdi  
Tard succombent au fier silence de midi :  
Sans plus il faut dormir en l'oubli du blasphème,  
Sur le sable altéré gisant et comme j'aime  
Ouvrir ma bouche à l'astre efficace des vins !

Couple, adieu ; je vais voir l'ombre que tu devins.